

Les tags

Objectif : savoir se servir d'Internet pour rendre compte d'un phénomène récent et de la diversité des réactions qu'il suscite.

Pour trouver des sites, chercher avec Google en tapant « les tags et les graffitis dossier ».

Quelques sites intéressants qui abordent des points de vue divers et parfois opposés :

Une entreprise de nettoyage :

<http://www.nettoyage-graffiti.com/presse.htm>

Un exemple en province : La ville de Montauban et les tags :

<http://www.ville-montauban.fr/Mag/08/contrat.htm>

Le point sur les tags

<http://www.urbanisme.equipement.gouv.fr/cdu/datas/annales/vulbeau.htm>

Un article du Nouvel Observateur : *Les murs ont la parole*

http://www.nouvelobs.com/hs-lesados/se_construire/art8.html

Un article-plaidoyer pour les tags (style parfois un peu familier) ; présentation de tagueurs

<http://www.armvr.net/presse/blast.htm>

Un article d'un internaute : Pour en savoir plus *Entre graffitis et marketing, quelques signes de contamination ; De l'indignation à la séduction : Ambivalence du jugement social face à ce mode d'expression :*

<http://perso.wanadoo.fr/alex.n/graffitis.htm>

NB On peut aussi se référer à l'article suivant :

Le graffiti Clés de l'actualité 26/09/2001 n°453 p.7 Nouveau type d'expression, le graffiti est devenu une institution dans plusieurs villes et en particulier à Toulouse. L'association LEC (Lettres En Couleurs). Les rapports conflictuels entre le graffiti et le tag. Interview de Jack Lang, ancien ministre de la culture, à ce sujet

Synthèse Les tags

Objectifs :

- a. Savoir emplir un tableau synoptique vide
- b. Savoir rédiger à partir de là une introduction conforme aux normes

Prérequis : Les élèves ont lu le dossier à la maison

Supports utilisés :

- a. Distribuer le dossier sur *Le phénomène du tag*.
- b. Distribuer le tableau synoptique vide (imprimé en format paysage)

Exercices à faire avec les élèves, en cours.

1. En se référant au tableau synoptique distribué et aux documents lus à la maison, remplir les cellules.
2. Rédaction commune de l'introduction de la synthèse.
3. Travailler à partir de l'exercice proposé après le corrigé de la synthèse

Le phénomène du tag

Vous présenterez une synthèse concise, ordonnée et objective, en vous interrogeant sur la nature et la portée de ce phénomène du « tag ». Dans une brève conclusion vous exprimerez votre propre point de vue.

Documents joints :

DOCUMENT 1 : « Les tagueurs sont dans la ville », Jacqueline Rémy, *L'Express*, 1988.

DOCUMENT 2 : « Histoire de graffiti », Otto Hahn, *L'Express*, 1987.

DOCUMENT 3 : « Profession : chasseur de tags », Alain Faujas, *Le Monde*, 1990.

DOCUMENT 4 : - 2 reproductions de « tags », - 1 reproduction d'une céramique ornant une station de métro réalisée par Françoise Robert l'Argenton, *Communication et langages*, 1990.

N.B. : Bien que les textes usent parfois d'une langue en accord avec le caractère populaire du phénomène, votre synthèse devra être rédigée en code écrit courant.

Document 1

Les tagueurs sont dans la ville

Il a 15 ans, des baskets à lacets fluo, une casquette de base-ball, un gros marqueur noir, et il « tague ». Il tague à Paris, en banlieue et dans le métro. Il tague le mercredi, le samedi, le dimanche, parfois les jours d'école. Il tague sur les murs de Belleville, sur les palissades de chantier, dans les ruines d'un parking, dans un terrain vague, à Stalingrad, sur les gouttières, les chaussées, les banquettes de métro et, accessoirement, sur ses cahiers de classe : « Quand on commence à taguer, dit-il, on ne peut plus s'arrêter. C'est pire qu'une drogue. Dès que je vois une surface vierge, j'ai besoin de faire ça. »

Ça ? Un « tag », ou plutôt des tags : ces graffiti énigmatiques qui n'en finissent pas de tomber sur la ville. Et prolifèrent insolemment – aussitôt effacés, aussitôt ressuscités – de rue en rue, de rame de métro en rame de métro.

Rien à voir avec la beauté brute des fresques, soigneusement « récupérées » par les messieurs de la Culture. Les tags, apparemment, n'ont rien à dire. Leurs caractères, mi-arabes, mi-gothiques, ne ressemblent tout à fait à aucun autre, mais ils sont liés entre eux par une étrange gémellité¹. Le tag est un hiéroglyphe urbain et moderne, comme la communication à l'ère médiatique : cause toujours, j'ai coupé le son. Une agression dénuée de sens explicite, qui déchaîne doublement la fureur de ses victimes.

Usagers, Ville de Paris, RATP, tous unis, mènent un même combat : sus aux envahisseurs ! « C'est un fléau. C'est pas du chinois ? » s'inquiète un retraité. Un propriétaire riverain de la cité Rougemont étouffe de rage : « On a fait repeindre, mais à peine avait-on passé la première couche que les murs étaient à nouveau couverts de gribouillages : 22 000 francs dépensés pour rien. »

En 1985, la Ville de Paris a effacé 32 000 mètres carrés de graffiti. 102 000 en 1987. Et déjà 51 000 de janvier à mai dernier. La RATP a dépensé 14 millions en 1986, trois fois plus que l'année précédente. En 1985, ses agents alpagaient

¹ Ils sont liés entre eux par une étrange gémellité : ils se ressemblent comme des jumeaux

« sur le fait » quelques dizaines de tagueurs sauvages. En 1986 : 600 à 700. Un homme, Bernard Gantois, chef du service de l'aménagement et de l'entretien de la RATP, en fait une question personnelle : « C'est la guerre, répète-t-il solennellement. Et je la gagnerai à n'importe quel prix. Les tagueurs le savent. Ils ont un avantage : ils vont vite et sont insaisissables. Mais avec mes nouveaux revêtements qui permettent d'effacer facilement les tags, j'ai reconquis les quais du métro et les couloirs. Ils ont encore les accès aux stations, et l'intérieur des trains. Mais je les aurai ! » Guerre sainte pour guerre sainte, les tagueurs ont fait de Gantois leur adversaire mythique et démoniaque, l'homme « qui téléguide les descentes de police », « qui savonne les plans de métro pour faire déraiper les stickers ». La guerre, mais contre qui ? Contre quoi ? Qui sont-ils, ces farfadets gribouilleurs qui démentent l'époque « clean », transgressent les bons usages et les petits interdits, avec un entrain sombre et boulimique ?

Samedi, 14 heures, gare du Nord, voie 8. C'est le rendez-vous hebdomadaire d'une tribu tagueuse. Ils ont des dégaines de potaches frimeurs, ou de gentils loubards, et la méfiance de vieux routards. Il y a là Doner, Stok, Aro et Skef. Et puis Seas. Et le groupe Dyr. (Da Young Renegade). Et surtout Skoizer et son look de parfait petit tagueur : casquette, basket dont la languette lèche le bas du pantalon, sac à dos pour entasser les « vandaliseurs » (bombes et marqueurs), et ceinturon gravé à son nom de guerre. Ce surnom, Skoizer, il l'arbore, il l'exhibe. C'est un acte de naissance tribal : un totem auto-proclamé. Et leur surnom, Skoizer, Doner, Stok et les autres vont les écrire sur tous les murs de Babylone, et d'abord sur les parois du métro, qui les fera circuler, connaître dans toute la ville, bref exister.

C'est ça, un tag : une signature. Sans message. Sans allusion. Sauf parfois, une dédicace à un ami tagueur : on écrit alors le nom du « frère » à côté du sien, en le faisant précéder d'une flèche ou du chiffre 4 (en anglais four, par glissement sémantique : for). Si, vraiment, on est très fâché – mais c'est enfreindre un tabou- on peut « toyer » le tag d'un ennemi : il suffit d'écrire « toy » à côté du nom installé, et, éventuellement, de taguer par-dessus. Un tag, bien sûr, n'est pas seulement un surnom étalé sur un mur : c'est une signature répétée des centaines de fois jusqu'à ce qu'elle soit impeccable, d'un seul trait et vraiment « bad » (méchamment belle). Distordue, déformée, chantournée jusqu'à ce qu'elle soit illisible aux yeux des profanes, et « def » (d'enfer) à ceux des initiés. Plus on signe vite, plus c'est admirable. Boxer, l'une des stars locales, torche son tag, dit-on, en quelques fractions de seconde. Boxer, Roy, One, Senz, Bando, James et Jone One, omniprésents sur les murs de la capitale, règnent en idoles dans le cœur des tagueurs : « Ce sont les maîtres de Paris », affirme Attila, élève au Collège Saint-Sulpice, dans le VI^e arrondissement. En clair : ils « tuent » bien, ils « massacrent ». Ce sont de bons « destructeurs ». [...] Une vraie peuplade : de 1 500 à 2 000 tagueurs, qui, paumés, taquinent la loi et s'approprient des petits bouts d'univers pour y semer leur identité en rêvant qu'il y poussera des étoiles.

Jacqueline Rémy avec Colette Paris, *L'Express*, 24 Juin 1988.

Document 2 Histoire de graffiti

Dégradation volontaire de l'environnement ou besoin impulsif de communication ? Le débat est ouvert depuis déjà plusieurs années. En effet, si, pour certains, l'explosion d'inscription et de dessins en tout genre dans les lieux publics fait figure d'agression, voire de menace pour la cité, ils témoignent, pour d'autres, d'un ultime mouvement de spontanéité, dans une ville où chaque chose est tenue d'avoir sa destination et son emplacement

réservé. Un moyen d'expression qui est sérieusement en train d'acquérir ses lettres de noblesse. Et ses stars.

Le vandale graffiteur a plus d'un tour dans sa bombe aérosol ! Le moindre espace libre lui permet d'apposer sa marque, sa signature, son sigle. On le bloque là, il réapparaît plus loin. Le plus souvent, les dessins sont anonymes ou signés d'un nom fantaisiste. Une cigarette à deux pattes s'annonce comme le Docteur Bouboum. Des figures peintes au pochoir la marque de Blek, de Jef Aérosol, de Marie Rouffet ou, seulement, de VR... Et si l'univers mystérieux du graffiti se cache dans les impasses et les souterrains du métro, on aurait tort de voir là l'image même de la liberté. Rien n'est plus contrôlé, en effet, que le geste gratuit. À chacun son territoire, son propre domaine. Les nouveaux poulbots² de la Bastille luttent contre les gars du XIIIe qui viendraient recouvrir leurs œuvres. Les détourneurs d'affiches veillent à ce que nul ne macule leurs publicités repeintes. Une histoire qui en ce qui concerne Paris, remonte à mai 1968, et dont le premier maillon s'appelle Zlotykamien. Depuis vingt ans, ce passionné trace à la bombe des personnages-amibes³ sur les murs de Saint-Germain-des-Prés et sur ceux du centre Georges Pompidou. Un autre fanatique, Ernest Pignon-Ernest, a inauguré le pochoir politique en imprimant sur des murs d'usine, près des soupiraux, une forme noire représentant un prisonnier politique d'Afrique du Sud, appuyé sur des barreaux. Il est passé ensuite aux portraits de Rimbaud.

Après 1980, portés par la vague new-yorkaise et la figuration libre, les graffiteurs parisiens ont explosé. Certains, en inventant des poèmes : « Nous sommes trop jeunes pour ne pas vouloir tout. » D'autres, en faisant du lettrage : onomatopées de BD agrandies. L'érotisme s'en est alors mêlé, ainsi que la publicité pour les boîtes de nuit. Désormais, graffiti et commerce font souvent bon ménage : les peintres méconnus se servent de la rue pour approcher les galeries, en attendant que les musées prennent la relève. Les Américains Keith Haring et Jean-Michel Basquiat ont bien commencé dans le métro avant d'atteindre les enchères records chez Sotheby's ! Pourquoi la même aventure ne se produirait-elle pas en France ? Il y a d'ores et déjà, dans la peinture sauvage, une hiérarchie très stricte qui va de la graphie illisible à la caricature, de la blague d'étudiant des Beaux-Arts à la découverte d'un nouvel espace de liberté. Des artistes comme Claude Costa ou Blek travaillent dans l'illégalité, mais ne peignent que sur des emplacements réservés, encadrés par les moulures de céramique jaune, des quais de métro. Les Ripoulin, Speedy Graphite, Vive la peinture, Beaugeste et les Musulmans fumants voient dans le vandalisme civilisé une rampe de lancement qui les propulsera vers les collectionneurs ou les salles de vente.

Mes Binoche et Godeau, Commissaires-priseurs ne s'y sont pas trompés, puisqu'ils en sont à leur deuxième vente placée sous l'enseigne du « grand méchant look ». On y relève les noms de Captain Caverns, d'Ange et Damnation, de Poupette et moi, de Placid et Muzo, de Groupe Moon et, bien sûr, ceux de Claude Costa (une vedette), des Ripoulin (bien connus), de Cat Loray, de Paella Chimicos, de Ti 5 dur, de Jean Faucheur (autre vedette), de Vive la peinture... Les prix : entre 4 000 et 20 000 francs.

Certains décideurs, voulant récupérer cette créativité désordonnée, ont même utilisé les peintres des rues pour décorer des palissades. Au 12 de la rue David d'Angers (XIXe), une quarantaine d'artistes ont ainsi été invités à libérer leur trop plein coloré. Il y avait là Olivia Clavel, Jérôme Mesnager, Thierry Domage, Gupta et bon nombre de ceux qu'on trouve dans les ventes aux enchères et sur les quais du métro. Dans le XIIIe arrondissement, Frigo 6 peint les arbres...

Aujourd'hui, même s'il n'est pas reconnu de tous, l'art de la rue existe. Sa liberté est sa seule garantie de survie. Car, si les interdits dans ce domaine n'aboutissent qu'à aiguïser les tentations et à rendre le vandalisme plus héroïque, les faux encouragements (décoration de palissades ou de murs aveugles) ne font que susciter de fausses vocations de barbouilleur nocturne. En ce domaine, la seule politique est un relatif laisser-faire. Les meilleurs trouveront toujours le chemin des galeries. Mais attention ! Si les artistes jouent parfois aux vandales, tous les vandales ne sont pas des artistes !

Otto Hahn, *L'Express Paris*, 23-29 octobre 1987.

2. *Poulbots* : désigne au départ les enfants pauvres de Montmartre. Ici, gamins de Paris, gamins des rues.
3. *Personnages-amibes* ; aux contours flous qui semblent se déformer comme une amibe.

III. Profession : chasseur de « tags »

A quarante quatre ans, Marc Arav est le PDG d'Electro Painters, une petite entreprise qui atteint 19 millions de francs de chiffre d'affaires avec soixante employés, dont le titre de gloire – et de bénéfices – est d'avoir mis au point un procédé de lutte contre les graffitis et les « tags » qui maculent le métro.

C'est auprès de la maison mère américaine Electro Painters que Marc Arav, ancien d'une école de commerce londonienne aujourd'hui disparue, a acquis l'expérience des procédés de peinture par atomisation électrostatique. Depuis 1976, la filiale française applique ce système qui consiste à créer un champ magnétique entre le pistolet à peinture et le matériel à peindre grâce à un raccord de celui-ci à une masse. Les particules de peinture chargées d'ions négatifs sont littéralement attirées par les surfaces métalliques. Aucune projection n'est à redouter au sol et la peinture réalisée présente les mêmes qualités qu'une peinture cuite au four.

Le premier marché de la jeune entreprise fut ce qu'il appelle « la remise en peinture des mobiliers de bureau dans le site même », autrement dit l'équipe d'Electro Painters arrive à 18 heures dans des locaux désertés par leurs occupants, œuvre au cours de la nuit et rend armoires, bureaux, murs et machines comme neufs. Le lendemain, à la reprise du travail, c'est beau, c'est propre et cela ne perturbe pas l'activité de l'entreprise cliente. Marc Arav a très vite adapté ce procédé pour peindre des immeubles métalliques comme la tour Esso à la Défense, des machines-outils et des tuyaux. En 1981, il convainc ses parrains américains – un peu agacés par cette diversification tous azimuts – de lui vendre Electro Painters tout en lui maintenant l'exploitation de leur licence. Arrive l'année 1987 et les ennuis de la RATP, qui se trouve confrontée à une véritable explosion des graffitis et des « tags », ces signatures stylisées qui recouvrent peu à peu les murs des stations et les parois des voitures, suscitant un sentiment de malaise et d'anxiété chez les voyageurs. Electro Painters, qui assure l'entretien des parties métalliques de 15 % des stations, est sollicitée de trouver une parade. « On parvenait à retirer le relief du graffiti, mais des migrations pigmentaires conservaient la trace indélébile du tag soit par osmose soit par l'action d'un électron baladeur, raconte Marc Arav. La RATP nous a imposé des obligations de résultats draconiennes qui supposaient une remise à neuf et une prévention. Pas question d'utiliser de silicone qui protège facilement, mais sur lequel, il n'est plus possible de repasser la moindre couche sous peine de le voir se cloquer. »

Il se met donc à la recherche d'une solution technique qu'il trouve avec d'autant plus de plaisir qu'elle se trouve sous le nez de ses concurrents. Pas

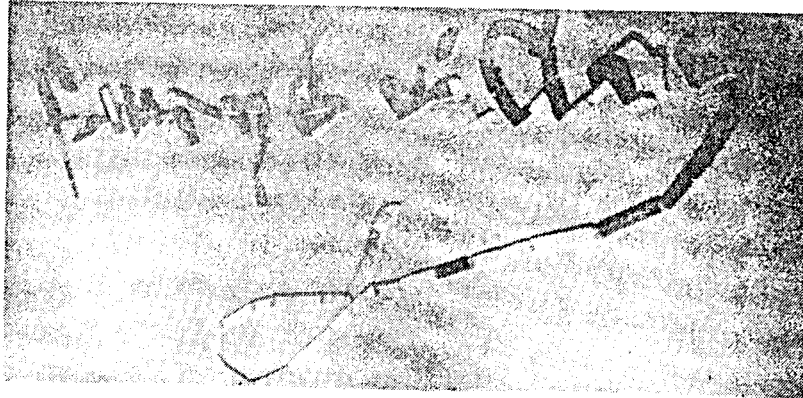
question de dévoiler son arme secrète. Pas question de déposer un brevet (« le meilleur moyen pour se la faire piquer »). Pas question de donner des échantillons à qui que ce soit. « Je ris parce que tout le monde possède dans son réfrigérateur les ingrédients de notre vernis réticulé antigraffiti, le VRAG. » Celui-ci est un blindage qui, appliqué préventivement, permet de faire disparaître les tags avec un diluant antigraffiti, le DAG, qui laisse intact le vernis protecteur.

Electro Painters a obtenu le monopole de la protection des ouvrages de la RATP et le marché d'une cinquantaine de gares SNCF de la banlieue Nord. Il a appliqué son VRAG sur les belles fresques du métro Abbesses qui ne sont pas souillées plus de quelques heures par la vingtaine de tags apposés chaque jour. Il se souvient avec amusement de la bande de tagueurs qui l'aïda, il y a un an, en gare de Montigny-Beauchamp, à appliquer une ribambelle de raies de couleur tests sur un mur. Il parle avec colère des industriels allemands qui vendent sous le manteau des produits rigoureusement indélébiles dont il espère l'interdiction. Mais il commence à en avoir un peu assez des tags. Bien sûr, ils ont valu à son entreprise une croissance de 30 %, mais les 19,5 millions de chiffre d'affaires et les 450 000 francs de bénéfices réalisés en 1989 lui semblent trop dépendants de l'activité antigraffiti qui représente 35 % de son activité.

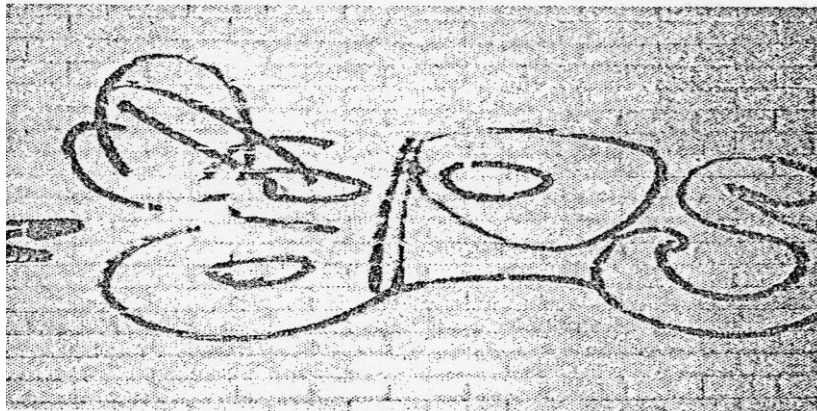
Marc Arav préférerait défricher de nouveaux domaines. [...] Il est intarissable sur les merveilles que l'on peut créer avec un peu de peinture (« Nous avons en mémoire 15 000 teintes ») pour peu que les entreprises soient conscientes que leur image, la productivité de leurs ateliers, le moral de leur personnel dépendent de la couleur de leurs presses à métaux ou de l'habillage multicolore d'un mur aveugle ou d'une fresque bien placée qui raconte les hauts faits de la maison. [...] Ce n'est pas si facile d'inventer un nouveau métier à la frontière de la peinture industrielle, du nettoyage et de la création artistique !

Alain Faujas, Le Monde, 12 octobre 1990

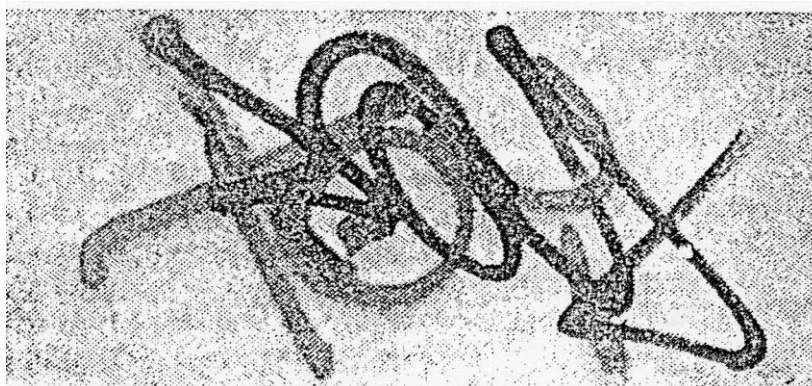
IV Documents iconiques



Signature de François Villon, en céramique, sur la voûte du métro à la station Cluny-Sorbonne.



Tag en « flew-up » dans le métro parisien 1990



Tag toyé sur un mur de Paris

Corrigé

Vandalisme, graffiti, dessins de fous, décadence, autant de mots qui fusent de toutes parts pour qualifier des signes largement répandus : les tags. Ceux-ci constituent d'ailleurs le thème que développent les quatre documents dont nous ferons la synthèse. Les deux premiers, datés de 1988 et 1987, proviennent de l'hebdomadaire L'Express sous la plume respectivement de J.Rémy et de O.Hahn pour présenter ce phénomène de société et en expliquer l'origine et l'évolution. Le troisième texte, publié en 1990, est un extrait du Monde ; A.Faujas y met l'accent plus particulièrement sur la lutte engagée contre ces signes étranges dont trois photographies prises dans le métro (dont l'une en 1990) et sur un mur de Paris sont proposées dans le dernier document. Voilà pourquoi un plan explicatif combiné à un plan par acteurs nous permettra de mieux cerner ce phénomène dans ses diverses manifestations avant d'en analyser les causes pour mieux comprendre les réactions qu'il suscite.

Un premier constat s'impose : les documents proposent l'historique des tags pour mieux les définir.

Otto Hahn donne un rappel chronologique qui révèle que le phénomène est né en 1968 et a connu une expansion fulgurante après 1980. Cela est corroboré tant par A.Faujas qui indique que c'est en 1987 que la RATP a dû vraiment s'inquiéter de cette prolifération que par la deuxième photographie qui date quant à elle de 1990. Actuellement les tags sont omniprésents dans nos murs comme le prouve J.Rémy par la liste des objets et endroits concernés (palissades, parkings, gouttières...) O.Hahn développe la même idée quand il affirme que les tagueurs s'en prennent à tout lieu et espace publics. La preuve en est d'ailleurs fournie par les documents iconiques dont deux proviennent du métro et le troisième d'un mur de Paris. Aucun espace ne leur échappe donc.

Les deux extraits de L'express essaient en outre de définir le tag. Ainsi le premier article parle d'hiéroglyphes dont le sens échappe à celui qui le voit, comme on le constate effectivement avec les deux dernières reproductions photographiques dont on se demande à quoi elles peuvent bien renvoyer. En fait, dit J.Rémy, le tag appartient à la catégorie des signatures, ce que vient d'ailleurs appuyer la première photographie qui n'est autre que la signature de François Villon. O.Hahn précise pour sa part que chaque tag porte la griffe de son auteur, ce qui permet de comprendre les diverses formes qu'ils prennent : personnages-amibes, poèmes, lettrage et dessins en pochoir. Il s'agit donc de graffiti illisibles dont les formes multiples s'expliquent par la diversité de leurs auteurs.

Demandons-nous à présent quelles sont les causes de ce phénomène.

Les documents en proposent principalement deux.

La première explication que retiennent les documents est celle de la délinquance délibérée. Celle-ci, selon J.Rémy, est le propre de jeunes qui n'ont plus de repères traditionnels. Cette journaliste ajoute d'ailleurs une preuve : ces tagueurs ont rompu les ponts avec la société, eux qui s'assemblent par bandes pour s'attaquer à tout ce qui représente la loi, les convenances et le bien public. C'est ainsi qu'ils veulent salir et souiller le métro, ce que rappelle A.Faujas et que prouvent les photographies. Dégrader, détériorer, enlaidir, voilà la fierté de ces adolescents qui ont d'ailleurs, et J.Rémy le mentionne explicitement, la tenue et l'équipement de jeunes qui partent en guerre. Cette délinquance est telle qu'ils ne respectent rien, pas même leurs propres congénères. En effet, O.Hahn et J.Rémy évoquent tous deux des rivalités entre tagueurs. Dès lors ne nous étonnons pas que J.Rémy emploie à leur propos des termes qui font irrésistiblement songer à des temps et à des peuples primitifs. La situation serait donc telle que l'on assisterait à une régression de la civilisation.

Mais les documents proposent aussi une deuxième solution. Il s'agirait ainsi, dans certains cas, de jeunes qui, à en croire O.Hahn, éprouvent le besoin de s'exprimer, besoin qui, chez J.Rémy, devient une pulsion d'ordre esthétique. D'ailleurs A.Faujas signale que leurs réalisations sont à la limite de la création artistique tandis qu'O.Hahn les qualifie de peintres. S'ils choisissent des lieux publics, c'est parce qu'ils les perçoivent, d'après ce dernier journaliste, comme un tremplin vers la reconnaissance officielle de leurs talents à l'image de ce qui s'est passé avec les deux tagueurs américains qu'il cite. J.Rémy explique en outre que, comme de véritables artistes, ils rivalisent entre eux pour créer une nouvelle esthétique qui fait de la laideur une source de beauté. Ce nouvel art qui consiste en des signatures savamment travaillées semble vouloir passer à la postérité en laissant une trace, semblable à la signature de Villon que l'on voit reproduite en céramique à la station Cluny-sorbonne du métro.

Les causes ayant été analysées, voyons à présent comment sont perçus ces jeunes tagueurs.

Les réactions de la société sont de deux ordres.

Certains estiment qu'il faut réagir au plus vite, ne serait-ce que parce que, comme le souligne J.Rémy, on parle déjà de victimes d'un côté et d'envahisseurs et de fléau de l'autre. De même, selon O.Hahn, les tags sont souvent perçus comme autant d'agressions et de menaces. Voilà qui explique le sentiment d'insécurité qu'éprouvent les usagers de la RATP, comme le signale A.Faujas. Face aux déprédations publiques et aux frais qu'il faut engager pour y remédier, J.Rémy cite M.Gantois, agent de la RATP, pour

lequel il s'agit d'une véritable guerre à mener contre des adversaires dont le nombre augmente d'année en année. Cette guerre n'est pas facile, car, toujours selon cet agent, les tagueurs ont l'avantage de la mobilité. Elle est néanmoins en bonne voie. De fait, l'article d'A.Faujas paru dans Le Monde révèle que ce combat contre les tags est mené par un chef d'entreprise qui a vu son chiffre d'affaires croître de façon significative grâce à une solution technique dont il garde le secret et qui lui permet d'effacer rapidement les tags. La lutte est donc engagée.

Néanmoins O.Hahn ne partage pas ce point de vue. En effet, face à la prolifération des tags, il affirme fortement à la fin de son texte que la seule solution consiste en une certaine tolérance, car, selon lui, les interdits débouchent inévitablement sur des transgressions. Il cite d'ailleurs des exemples où les autorités ont canalisé l'énergie des tagueurs en les invitant à s'exprimer dans des endroits précis de certains arrondissements de Paris. D'autres vont même plus loin. La solution consiste selon eux à récupérer les meilleurs tagueurs. C'est ainsi que, signale toujours O.Hahn, certains d'entre eux sont passés des métros aux galeries pour aboutir finalement dans les salles de vente ou chez les particuliers amateurs de ces peintres de la rue. Le même journaliste indique d'ailleurs que plus d'un tagueur a déjà connu auprès de commissaires-priseurs des ventes pour des prix très intéressants, puisqu'ils s'échelonnent de 4000 à 20 000 francs. Il est vrai, reconnaît-il, qu'il ne faut pas qualifier d'artiste n'importe qui.

Pareille synthèse permet donc de montrer tant l'importance du phénomène que les motivations des uns et les réactions des autres, sans que l'on puisse parvenir à un accord sur ce qui se passe.

S'il est vrai que tout art à ses débuts n'est pas reconnu comme tel et doit lutter pour s'imposer, faut-il pour autant reconnaître cette qualification au tag ? Je ne le pense pas. D'abord je ne connais pas d'art qui relève du vandalisme et attente à la propriété privée ou publique. Ensuite une tendance ne relève pas de l'art sous prétexte qu'elle est récupérée par des milieux d'affairistes pour qui l'argent n'a pas d'odeur. Enfin, on ne peut, selon moi, qualifier d'art ce que ni les profanes ni même les initiés ne peuvent ni reconnaître ni comprendre. Pour toutes ces raisons, j'affirme que le tag ne saurait être autre chose que la manifestation d'un individu en rupture de ban dont le seul plaisir consiste à souiller lâchement (puisqu'anonymement) ce qui ne lui appartient pas.

Prolongement oral

Voici quatre plans possibles pour cette synthèse. Quels sont leurs avantages et inconvénients respectifs ? Lequel choisiriez-vous ? Pourquoi ?

Premier plan

I. Analyse du phénomène

- A. Les tags : Définition. Lieux concernés
- B. Les tagueurs : Qui tague ? Pourquoi ?

II. Les réactions

- A. Les opposants et leurs motifs
- B. Les solutions proposées.

Deuxième plan

I. Les tagueurs.

- A. Qui sont-ils ?
- B. Quand et où taguent-ils ?

II. Les tags

- A. Que représentent-ils ?
- B. Pourquoi tague-t-on ?
- C. Comment remédier à ce fléau ?

Troisième plan

I. Les tagueurs.

- A. Qui sont-ils ? Où et quand taguent-ils ?
- B. Pourquoi taguent-ils ?

II. Les réactions suscitées

- A. Des réactions positives
- B. Des réactions négatives

III. Les solutions

- A. L'interdiction.
- B. L'acceptation d'un nouvel art.

Quatrième plan

I. Qu'est-ce qu'un tag ?

- A. Une dégradation de l'environnement
- B. Un besoin de s'exprimer
- C. Des graffitis et des signatures

II. Qu'est-ce qu'un tagueur ?

- A. Les signes distinctifs du tagueur
- B. Les lieux et les moments
- C. Les causes : un besoin de communiquer ; une menace.

III. Conséquences et solutions.

A. Conséquences matérielles et financières

- a. Effets positifs (entreprises ; nouvel art à valeur financière)
- b. Effets négatifs.

B. Les conséquences morales.

- a. Pour le tagueur
- b. pour les autres

C. Les remèdes

- a. lutter contre les tags
- b. laisser vivre l'art